

être résolus que par une activité conjointe des deux groupes, comme par exemple rechercher l'origine d'un manque d'eau ou payer un prix élevé pour louer un film.

Par conséquent, il ne suffit pas de mettre ensemble deux groupes pour amoindrir les effets de la différenciation intercatégorielle. Il faut *en plus* que ces deux groupes soient engagés dans une activité commune dont la réalisation dépasse leurs compétences propres. Les résultats de cette expérience, eux aussi largement confirmés, devaient être médités par les praticiens du social intervenant en "milieu ouvert" dans les relations interculturelles. Une seconde expérience de Wilder permet de préciser ces aspects :

Deux groupes sont en compétition. Un climat d'hostilité est ensuite installé, le groupe expérimental fait l'objet de remarques désobligeantes de la part du groupe contrôle. Le groupe expérimental est ensuite amené à demander de l'information au groupe contrôle. Quatre types de groupes contrôle ont été mis en place. Un premier type (groupe coopératif) fournit l'information demandée en la signant du nom du groupe. Un second type (partiellement coopératif) fournit seulement une partie de l'information au nom du groupe en justifiant ce comportement par le fait qu'une moitié seulement des membres du groupe désire aider le groupe expérimental. Un troisième type de groupe (coopération partielle et individuelle) fournit la même information que précédemment, mais signée individuellement. Un dernier type de groupe (non coopératif) décide collectivement de ne pas transmettre l'information. Les membres du groupe expérimental doivent ensuite rémunérer les membres de leur propre groupe et les membres du groupe contrôle. Alors que la discrimination intergroupe diminue vis-à-vis du groupe coopératif et vis-à-vis du groupe ayant manifesté une coopération individuelle, elle augmente vis-à-vis du groupe non coopératif et vis-à-vis du groupe qui a pris une décision *collective* de coopération partielle.

Ainsi, si la coopération du "groupe des autres" en tant que groupe diminue la discrimination, la non-coopération et la coopération partielle du "groupe des autres" en tant que groupe l'augmente. C'est donc bien le groupe en tant qu'unité relativement indépendante des individus qui le compose qui joue un rôle dans les relations intergroupes.

L'ÉMOTION ET L'AFFECT

Selon les premiers théoriciens des groupes, le fondement du lien qui réunit les individus dans un groupe et les unit à leur leader est avant tout affectif (Freud, 1921). Plus la taille du groupe est importante, plus le lien affectif s'exprime sous la forme de phénomènes émotionnels pouvant devenir aigus, comme c'est le cas dans une foule (Le Bon, 1895). Puis une avancée théorique décisive sur les affects dans les groupes est faite par Bion (1965) qui montre comment un groupe prolonge et réactive sous certaines conditions les affects inconscients qui contribuent à la représentation de sa mère par le bébé. À sa suite, Anzieu et Kaës (1971), s'inscrivant dans l'approche de Bion (1965), développent une *version psychanalytique des affects* dans les groupes. Selon ce point de vue, le groupe est constitué par la mise en commun des images intérieures et des angoisses des participants. L'expérience affective est, en effet, un phénomène crucial dans les groupes, elle rend compte d'un lien irrationnel qui unit les membres d'un groupe.

"[L'expérience affective de la relation] est le fondement du lien groupal, car elle ne relie pas seulement chacun à tel être particulier, mais à tous. Elle reste le plus souvent obscure, cachée, inconsciente. C'est elle cependant, à nos yeux, qui gouverne la vie du groupe. Les échanges entre les membres, les sentiments qu'ils éprouvent consciemment, le mode de communication qu'ils adoptent, l'organisation du groupe, la tâche à laquelle il se consacre, sa composition même et ses frontières précises, se réfèrent à cette expérience commune qu'ils tentent d'exprimer." (Pagès, 1975, p. 299).

Mais il s'agit d'une expérience généralement tue par chacun, rarement communiquée au groupe et dont les racines archaïques sont autant d'entrave à la prise de conscience. C'est pourquoi ces sentiments et affects émergent le plus souvent dans des groupes thérapeutiques, parce que leur expression

constitue un élément essentiel du processus de traitement des individus par le groupe.

En général, nous emploierons le terme de sentiment pour traduire ce qui est ressenti consciemment par une personne, d'émotion lorsque le sentiment se ressent physiquement et le terme d'affect pour traduire des sentiments archaïques immergés dans l'inconscient.

Nous aborderons, dans un premier temps, les aspects phénoménologiques de l'émergence des sentiments dans les groupes, puis, dans un second temps, les théories psychanalytiques sur le rôle des affects dans les groupes.

1. L'ÉMERGENCE DES SENTIMENTS

Les sentiments verbalisés par les membres d'un groupe s'organisent autour de deux mécanismes.

- Premièrement, l'état psychologique ressenti est relatif au groupe (ou à l'une de ses parties) vécu comme étranger ;
- Deuxièmement, l'état psychologique ressenti est relatif au groupe (ou à l'une de ses parties) vécu comme familier.

Des sentiments de dépersonnalisation et de menace sont associés au mécanisme d'extériorisation du groupe, alors que des sentiments de dépendance et d'abandon sont associés au mécanisme d'intériorisation du groupe.

1.1 Le sentiment de dépersonnalisation

Il s'agit d'un sentiment fugace de perte d'identité, mais fréquemment ressenti par les participants d'un groupe lors de la première rencontre avec d'autres inconnus. Le phénomène est accentué lorsque aucune tâche ne vient structurer les échanges. Il semble que face à l'anonymat, l'individu craigne de perdre son identité singulière et que, en particulier, le rituel des présentations dans les groupes mobilise souvent une telle anxiété. Le trac se traduit par des sensations caractéristiques de souffle coupé et de vide ; il procède d'une émotion souvent associée à la crainte d'être jugé.

En général, l'absence d'unité d'un groupe, soit par absence d'objectifs communs, soit par manque d'attachement à un leader, éveille ce type de sentiment de dépersonnalisation (Anzieu, 1984). L'hétérogénéité du groupe éveillerait alors des images de démembrement, de fragmentation et de dislocation.

Parfois, au cours du travail d'un groupe, c'est le groupe entier qui traduit un tel sentiment, comme si l'ensemble des participants constituait les pièces d'une machine conduite par le leader. Anzieu (1984) appelle ce groupe "groupe robot", parce qu'un tel groupe fonctionne comme un robot qui programme des activités pré-établies, sans tenir compte des désirs, des angoisses et des rêves des participants.

1.2 Le sentiment de menace

Lié au sentiment d'être jugé, il se traduit également par une certaine crainte de l'autre, mais ce dernier étant identifié et localisé. Les premières relations dans un groupe s'établissent par le regard qui sécurise contre le sentiment de dépersonnalisation, mais inquiète à nouveau par la conscience d'être vu donc évalué et jugé.

Cette peur du regard d'autrui est illustrée par le témoignage d'une participante rapporté par Lipiansky (1992) : "C'est en groupe que j'ai pris conscience avec autant de force de cette peur constante du jugement d'autrui ; elle vient du regard que nous prêtons à autrui. Ne vont-ils pas me trouver stupide, inintéressante, antipathique ? Je crois que si l'on pense que les autres nous jugent aussi durement, c'est que l'on n'est pas sûr de soi, que l'on manque de confiance en soi." (p. 69).

Parfois, c'est le groupe entier qui traduit une telle impression, notamment lorsque des conflits émergent et mobilisent certains participants alors que d'autres se cantonnent dans une position passive. Anzieu appelle ce groupe le groupe "Casse" dont l'activité s'organise autour de l'élimination de l'animateur du groupe devenu bouc émissaire et autour du désir de saboter la réunion du groupe.

Dans de tels groupes, tout se passe comme si les membres trouvaient une

certaine unité dans la transgression des règles du groupe et, en premier lieu, dans la destruction de la fonction d'animateur de groupe ; ce dernier est alors susceptible de se sentir menacé. Dans ce cas, une partie des affects est dirigée contre le groupe, une autre partie contribue à souder les membres du groupe pour conduire l'action commune, fût-elle celle de casser le groupe lui-même. Ainsi, les membres du groupe intériorisent le groupe "Casse" ou une de ses parties. Les sentiments induits par ce processus d'intériorisation sont ceux de dépendance et d'abandon.

1.3 Le sentiment de dépendance

Les individus participant à un groupe tendent à tisser des liens, à se contourner les uns aux autres, à intérioriser des règles et images communes et à se sentir appartenir à une communauté. Cette dépendance oscille, selon le groupe, entre la coopération et la fusion. Alors que la coopération s'exerce entre des individus identifiés, la fusion comporte le risque de l'altération et de la perte des contours de l'identité. La fusion est stigmatisée par Le Bon (1895) comme étant le risque majeur encouru par l'état groupal : l'unité du groupe serait alors due à une identité des amonours qui aboutirait à des différences individuelles. Un phénomène d'illusion conduirait à cet état fusionnel du groupe. L'illusion groupale s'exprimerait à travers des propositions du genre : "Nous sommes bien ensemble, nous constituons un bon groupe, nous avons un bon chef." (Anzieu, *op.cit.*)

Cette illusion a pour fonction de remplacer l'identité de l'individu par une identité de groupe de sorte que les individus s'y affirment tous identiques. On trouve, dit Anzieu (*op. cit.*), la traduction de ce phénomène dans ce que l'on nomme couramment l'"esprit de corps". Les relations entre les membres du groupe sont chaleureuses. La fusion y est réciproque. La protection apportée par le groupe à chacun de ses membres est importante. L'illusion groupale s'accompagne souvent d'un sentiment d'inhomogénéité qui s'exprime à travers des fêtes et repas de groupe. Anzieu énonce trois conditions qui concourent à la création de l'illusion groupale :
— la première est la constitution d'un bon émissaire qui permet au groupe

de déplacer l'agressivité interne sur une instance externe et ainsi de se vivre comme non conflictuel ;
— la deuxième est une idéologie égalitariste qui correspond à un projet de niveler les différences interindividuelles ;
— la troisième est le refus de la sexualité et de ses manifestations, à travers la séduction, l'expression de désirs ou la constitution de couples dans le groupe.

Les groupes ainsi pris dans l'illusion groupale et la fusion abordent difficilement l'expérience de la désillusion qui mobilise un sentiment d'abandon.

1.4 Le sentiment d'abandon

L'expérience de l'achèvement d'une session de groupe provoque souvent un sentiment d'abandon ; mais ce même sentiment peut être mobilisé en cours de réunion, lorsque le groupe se plaint "de ne pas y arriver", d'"être bon à rien", d'"être incapable de se passer du leader", etc. Le sentiment d'abandon s'accompagne d'un sentiment de culpabilité ; on s'attribue ainsi la responsabilité de la séparation ou du mauvais fonctionnement du groupe. Ces sentiments jouent un rôle primordial dans la dynamique d'un groupe : "Les phénomènes de groupe peuvent être interprétés comme des systèmes de défense collectifs contre l'angoisse de séparation." Pagès (1975, p. 302)

Certaines aptitudes à la séparation des membres du groupe contribuent à atténuer les sentiments d'abandon et de culpabilité en redonnant davantage de valeur à la réalité hors du groupe. Le travail du groupe contribue à la construction de l'individu par une intériorisation de l'expérience groupale et à l'enrichissement de ses modes de pensée.

Les quatre sentiments typiques que nous avons évoqués répondent à la logique de la confrontation d'un individu à un objet étranger : on retrouve la méconnaissance, l'affrontement, l'affiliation et l'intériorisation. C'est ainsi que la rencontre avec un groupe a été comparée, parfois assimilée, avec la construction des interactions primaires de l'enfant avec sa mère. Il existe

toujours un risque de réduction et d'erreur à vouloir plaquer des connaissances relatives à une situation sur une autre situation qui, quoique possédant certaine analogie avec la première, en diffère radicalement.

Toutefois, les principales théories dont nous disposons, pour expliquer l'émergence des phénomènes émotionnels dans les groupes, ainsi que leur signification, relèvent de la psychologie de l'enfant et de la psychanalyse. L'hypothèse est faite que l'adulte confronté à un groupe se trouve dans une position qui réactive certaines émotions primaires, parce que cette situation offre des similitudes avec la situation première de l'interaction de l'enfant et de sa mère. En l'absence de théorie plus satisfaisantes, cette approche permet d'expliquer en partie la présence de sentiments dont nous avons décrit les cas les plus typiques. Or les sentiments de dépersonnalisation, de menace, de dépendance et d'abandon rappellent à certains égards ces affects fondamentaux dont nous allons décrire les aspects principaux.

2. LES AFFECTS IMMERGÉS

La notion d'affect est utilisée pour rendre compte des sensations et émotions ressenties par l'enfant avant même qu'il puisse les traduire en langage. Les affects rendraient compte de ce qui est ressenti par l'enfant du fait de ses besoins propres et des réponses de son entourage. L'expression infantile de l'affect est comportementale : rage, cris, pleurs, sourires, agitation, etc. La détermination des différents affects est donc toujours le produit d'une interprétation. Cette interprétation s'appuie tout à la fois sur des données produites par l'observation des comportements provoqués par des émotions, et sur des données produites lors d'anamnèses thérapeutiques de type psychanalytique.

Cette expérience subjective primordiale, dite affective, intéresse la psychologie des groupes. En effet, on considère que le groupe représente pour ses participants un environnement non familial, susceptible de réactiver ces formes prototypiques de la pensée que sont les affects. Rappelons la question cruciale d'Anzieu (*op. cit.*) et sa réponse : "Groupe : mise en commun de quoi ? Le groupe est la mise en commun des images intérieures

et des angoisses des participants." L'expérience du groupe contribuerait ainsi à activer en partie les émotions infantiles, dans la mesure où cette expérience confronterait chacun à la problématique essentielle de la construction du lien avec l'autre. À savoir, avant tout la mère, dont la présence et l'absence font naître chez l'enfant tous les affects, de la satisfaction à l'angoisse. Cette hypothèse de la réactivation d'émotions infantiles par l'expérience groupale est difficilement vérifiable mais généralement admise. Elle est fondée sur les arguments suivants :

- la notion de contamination d'émotions primitives dans les groupes est à l'origine des premières réflexions sur les groupes : elle correspond à une observation courante concernant les phénomènes de foule ;
- le groupe constitue pour les éléments qui le composent un élément étranger-familier comme la mère pour le nouveau-né ;
- les affects sont la traduction subjective d'interactions comportementales pré-verbales qui sont à l'œuvre dans les groupes ;
- les verbalisations des émois ressentis par les participants d'un groupe rappellent fréquemment certains affects infantiles ;
- l'interprétation de ces affects dans les psychothérapies de groupe semble exercer une influence sur les conduites et les verbalisations des participants ;
- les émotions ont la propriété d'être récurrentes et activables. On peut supposer que des émotions vécues en groupe réactivent des affects primordiaux.

2.1 Les affects infantiles

La psychologie de la relation entre la mère et l'enfant (Winnicott, 1969) est une psychologie de la dépendance absolue d'où émerge la vie mentale. La vie mentale de l'enfant s'organise à partir d'un jeu qualifié de "cruel" avec la mère qui s'organise autour de la satisfaction et de l'insatisfaction des besoins : "L'enfant a des pulsions instinctuelles et des idées prédatrices. La mère a un sein et le pouvoir de produire du lait."

Après un long processus de développement, en particulier au moment du

sevrage, l'enfant parvient au stade dit de l'"inquiétude" ou de la position dépressive. Il a en effet d'abord éprouvé l'éloignement de sa mère, ce qui a provoqué en lui des sentiments de haine "imprévisibles". Mais il a corrélativement ressenti un sentiment de "pitié", nous dit Lebovici, à l'égard de sa mère. Ce faisant, il maintient la présence symbolique de la mère en lui : il est capable de la ressentir et de se la représenter comme une unité, bien qu'elle soit absente.

Deux types d'angoisse sont ainsi induits par l'expérience instinctuelle de l'enfant (Lebovici et Soulé, 1970) :

- l'angoisse de persécution, qui s'applique à un objet maternel maintenu par l'enfant en dehors de lui-même, objet double, sans unité, à la fois potentiellement "présent, nourrissant, plein et bon" et "absent, frustrant, vide et mauvais" ;

- l'angoisse de dépression, qui s'applique à un objet maternel intériorisé, unité vis-à-vis de laquelle l'enfant ressent une culpabilité d'avoir été la cause de sa perception comme absente, frustrante, vide et mauvaise (Klein, 1966).

Ces deux types d'angoisses fondamentales ont été recensés, décrits et commentés par de nombreux auteurs, tout aussi bien concernant l'expérience infantile que l'expérience adulte.

2.2 De l'infantile au groupe

Comme l'enfant vis-à-vis de sa mère, les membres du groupe ressentiraient confusément ces affects de persécution et de dépression. L'angoisse de persécution rendrait compte des affects activés par les participants vis-à-vis du groupe ressenti comme extérieur à eux. L'angoisse de dépression rendrait compte des affects activés par les participants vis-à-vis du groupe ressenti comme intériorisé.

Jaques (1968) considère, par exemple, que les difficultés psychologiques rencontrées dans le fonctionnement des organisations économiques et sociales relèvent d'une des deux catégories fondamentales de l'angoisse : l'angoisse persécutrice et l'angoisse dépressive. Anzieu (1984) illustre cette conception à l'aide d'exemples tirés de sa pratique des petits groupes.

Lorsqu'un intervenant extérieur est amené à animer un groupe déjà constitué dans une entreprise, il est parfois perçu par le groupe comme un espion (angoisse persécutrice), d'autres fois, c'est le groupe qui se perçoit comme un cobaye :

- Perçu comme un espion, l'intervenant représente une menace d'intrusion dans un groupe qui est, par exemple, en conflit ouvert ou larvé avec l'institution dans laquelle il s'insère. Vécu comme corps étranger qui risque de s'introduire dans l'organisme, l'intervenant cristallise l'agressivité du groupe qui l'expulse violemment. "Dans cette situation, rien de ce que l'étranger peut dire de fondé, d'objectif, ne peut être entendu : [l'intervenant] est le méchant par excellence, ses paroles, du poison." (Anzieu, *op. cit.*, p. 35.)

- Se percevant comme un cobaye, le groupe, n'étant pas en conflit avec l'institution dans laquelle il s'insère, redoute que l'intervenant mette à jour les faiblesses du groupe, ses infirmités. Il craint de ressentir de la honte, de l'humiliation, de la dévalorisation. Il est dans une position dépressive.

Dans les exemples précédents, on note que l'affect infantile semble partagé par la plupart des membres du groupe, à leur insu. Ces affects sont susceptibles de créer des collusions inconscientes dont Bion (1965) a élaboré le modèle le plus convaincant.

2.3 Les collusions inconscientes

L'hypothèse d'un état émotionnel inconscient, partagé par les membres du groupe et gouvernant leurs actes, remonte aux prédécesseurs de la psychologie des groupes. Si la plupart des auteurs s'accordent sur la vraisemblance d'une telle hypothèse, il revient à Bion (1965) d'avoir précisé et rendu opératoire une notion auparavant relativement floue. La thèse est la suivante :

1. Les individus réunis dans un groupe se combinent de façon instantanée et involontaire pour agir selon des états émotionnels archaïques (des affects) qui remontent à la petite enfance et que l'on retrouve à l'état pur dans les psychoses.

2. Les états émotionnels inconscients sont des présupposés puisqu'ils sont inférés à partir des comportements et verbalisations. Bion les nomme "présupposés de base".
3. Ces présupposés constituent ce que Bion appelle la "mentalité de groupe"; elle est l'expression unanime de la volonté du groupe à laquelle l'individu contribue de façon inconsciente.
4. La mentalité de groupe permet à chaque individu d'exprimer ses besoins de manière anonyme, sachant que le groupe frustré nécessairement certaines attentes et besoins individuels de ses participants.
5. Tenu par cette mentalité inconsciente, le groupe s'organise, édicte des règles de fonctionnement, se donne des objectifs, ce que Bion nomme une "culture de groupe", de sorte que cette culture soit compatible avec ses présupposés de base.
6. Bion dénombre trois présupposés de base :
 - le présupposé d'attaque-fuite, qui correspondrait à une mentalité fondée sur l'angoisse de persécution : le groupe se maintient par le conflit et la recherche d'un chef qui mobilise l'ensemble pour attaquer ou pour donner l'exemple de la fuite dans les diverses situations de domination-soumission mises en exergue par les participants ;
 - le présupposé de dépendance, qui correspond à une mentalité fondée sur l'angoisse de dépression : chaque membre est animé par un besoin d'être protégé et sécurisé par un chef dont le groupe dépend. La dépendance se manifeste par une attitude passive des participants qui délèguent les principales initiatives à leur chef ;
 - le présupposé de couplement, qui correspond à une mentalité fondée sur une angoisse œdipienne primitive décrite par Klein (1945) : les membres du groupe tendent à former des couples, deux à deux, ou se divisent en sous-groupes. Des sous-entendus sexuels animent les discussions. Des espoirs "messianiques" sont susceptibles d'apparaître à travers l'appel du groupe à un leader futur.
7. Le leader d'un groupe participe aux mêmes présupposés de base que les membres du groupe.
L'apport de Bion consiste à avoir donné une explication plausible des

phénomènes de comportements irrationnels des groupes. Comportements qui, par incompetence de l'animateur, peuvent conduire à des échecs manifestes. Le modèle de Bion présuppose deux niveaux de fonctionnement des groupes, qui s'inspirent directement de la première topique freudienne conscient-inconscient.

La prévalence des présupposés de base s'instaure lorsque le groupe montre des blocages divers, des apathies soudaines, des excès d'euphorie et d'espoir, ou lorsqu'il attaque directement son leader et met en jeu des processus conduisant à sa destruction. Ces phénomènes émotionnels archaïques sont toujours potentiels dans les groupes et leur observation est rendue plus aisée lorsque les mêmes groupes manquent de cadre, d'objectifs et de procédures communs.

La collusion inconsciente des affects est une donnée fondamentale de la vie des groupes. Elle permet d'expliquer une composante du lien groupal qui soumet les membres d'un groupe à toutes les influences et fortifie ses résistances.